

Le dernier témoignage que nous avons reçu est particulièrement émouvant. Il raconte comment deux enfants juifs ont pu être sauvés. Ilot de générosité dans un monde de lâcheté.

16 juillet 1942 - Bagnolet, 6 heures du matin.

On frappe - des petits coups répétés, rapides, pressants - à la porte du petit pavillon où vivent M. et Mme Georges Fricker et leurs enfants.

"Mme Fricker, je suis l'épicier - on vous appelle au téléphone, c'est Mme Wasserman - elle dit que c'est urgent, venez vite". Mme Fricker a compris - plutôt elle se doute. Depuis quelques jours des bruits courent : on parle de rafles, d'arrestations de juifs qui se prépareraient.

Elle court répondre au téléphone :

- Ici Mme Wasserman, s'il vous plaît venez vite - j'ai vu des sergents de ville par la fenêtre, ils sont deux, ils viennent nous arrêter : je vous en prie aidez nous, j'ai peur pour les enfants.

Mme Fricker :

- Ne soyez pas si inquiète : si ce sont des policiers français ils ne vont pas vous faire du mal. J'arrive.

La police n'aurait pas dû trouver Mme Wasserman et ses enfants chez eux, car dans la crainte de ce qui se préparait, des voisins de palier - un couple d'instituteurs, qui entre-temps ont déménagé et qu'on n'a jamais revus - les ont fait dormir chez eux. Mais ils n'avaient pas le téléphone, et lorsque par la fenêtre ils ont tous vu arriver les policiers, Mme Wasserman craignant qu'on ne les découvre, a traversé le palier pour téléphoner à Mme Fricker : en quelques minutes les agents étaient là : trop tard pour retourner chez les voisins accueillants. A quelques secondes près...

Mme Fricker n'hésite pas une



Madame Marie Fricker photographée à la veille de son décès le 17 octobre 1965

seconde, elle part. Comment a-t-elle été prête si rapidement ? Elle ne le sait pas elle-même.

Elle va, elle court plutôt vers l'appartement du 20^e arrondissement, retrouver Mme Wasserman et ses enfants (distant de quatre kilomètres environ). Elle sait comme ils sont désespérés et tristes, depuis ce jour récent où ils sont allés à Pithiviers, pour dire au revoir (adieu ?) à M. Wasserman avant sa déportation "vers l'est" : scènes déchirantes où mères et enfants étaient venus une dernière fois retrouver maris et pères, sentant bien que c'était peut-être la dernière fois, chacun voulant affirmer son amour et encourager les siens de son mieux... Pitoyable assemblée en vérité, où les enfants sentant qu'un drame terrible se nouait, criaient et pleuraient : c'est la dernière image d'eux qu'ils donnaient à leurs pères.

Lorsqu'elle arrive chez les Wasserman, Mme Fricker est soudain plongée au cœur de l'angoisse.

Mme Wasserman pleure, elle supplie les agents : "dites que nous n'étions pas là, laissez-nous partir !" L'un des policiers hésite, il serait plutôt d'accord pour "fermer les yeux", mais le second ne veut rien entendre : on a un "travail" à faire, ils doivent venir avec nous.

Les larmes, les cris, les supplications continuent... Tout ce bruit a réveillé les autres habitants de l'immeuble, qui viennent voir et écouter ce qui se passe. Mme Fricker remarquera qu'aucun d'eux n'a dit le moindre mot (elle s'étonnera plus tard, qu'il leur ait paru si difficile de seulement encourager d'une parole les policiers à être un peu plus humains... sauf ces instituteurs qui les ont hébergés pour la nuit, bien

entendu). Une mère pleure, ses enfants de 7 et 9 ans s'accrochent à elle pleurant aussi, et autour, le silence - on regarde et on se tait. Finalement, au bout d'un moment, qui n'a semblé ni long ni court car il se situait comme "hors" de toute durée, le second policier accepte de laisser partir les enfants mais pas leur mère.

Alors, Mme Fricker sentant la précarité d'une telle concession, prend les deux enfants par la main : il faut partir, vite, avant qu'on ne change d'avis, les emmener, les sauver. Et voilà qu'ils partent tous trois, et jamais personne ne pourra dire si dans cette atmosphère d'angoisse ils ont embrassé leur mère : la mémoire s'est enfuie, occultant ce dernier adieu.

Puis ils vont tous trois, à pied, en direction de Bagnolet. En chemin, ils croisent des petits groupes qui marchent lentement; chaque fois ce sont deux policiers, escortant des mères avec leurs enfants, des familles, on ne sait.

Enfin c'est l'arrivée à Bagnolet, dans le petit pavillon de M. et Mme Fricker, que dans le voisinage tous les enfants appellent "Papa Georges" et "maman Georges", car on peut arriver chez eux "par hasard" à l'heure du goûter, et être toujours les bienvenus : les enfants sentent ces choses.

Tous les voisins connaissent ces deux enfants qui viennent d'arriver et savent qu'ils sont juifs : aucun ne trahira.

Il faut dire que M. et Mme Fricker ont de très faibles ressources : elle est femme de ménage, ils est peintre en bâtiment, mais il n'était pas dans leur nature de calculer comment on nourrirait deux bouches de plus - pourtant avec leurs trois enfants (moyenne d'âge, 16 ans) on était déjà cinq à table. Et bien on sera sept, l'essentiel étant de sauver deux



כל בעקיים נפש אחת כאילו קיים כולם
QUICQUONQUE SAUVE UNE VIE SAUVE L'UNIVERS TOUT ENTIER

תעודת כבוד

DIPLOME D'HONNEUR

Le présent Diplôme atteste qu'en séance du 22 Mai 1984 la Commission des Justes des Nations, l'Institut des Justes et des Héros des Nations et des témoins a rendu hommage à **Georges et Marie Fricker** qui, au péril de leur vie ont sauvé des Juifs persécutés pendant la période de l'Holocauste en Europe leur a dédié la plaque de la Justes parmi les Nations et autorisé à planter un arbre en leur nom dans l'Allée des Justes sur le Mont du Souvenir à Jérusalem.

Fait à Jérusalem, Israël, le 2 Septembre 1984

Dr. Acad. Conf. Is. 
בית המדרש לחינוך דתי
בית המדרש לחינוך דתי
בית המדרש לחינוך דתי


בית המדרש לחינוך דתי
בית המדרש לחינוך דתי
בית המדרש לחינוך דתי

הנהגת היום בירושלים, ישראל
ה'אלול תשע"ד

הנהגת היום בירושלים, ישראל
ה'אלול תשע"ד

QUICQUONQUE SAUVE UNE VIE SAUVE L'UNIVERS TOUT ENTIER - כל בעקיים נפש אחת כאילו קיים כולם

Diplome du Yad Vachem et de l'Allée des Juifs

enfants, et non de prévoir ou de calculer des budgets !

Lorsqu'à table il y avait un seul morceau de viande on ne le coupait pas en sept : Mme Fricker le partageait en deux : une moitié pour Joseph, une moitié pour Sarah. Et pour toute la famille c'était tellement normal que si aujourd'hui vous leur parlez de cela, aucun des trois enfants, Fricker ne s'en souviendra : le mari et les enfants, Micheline, Renée et Robert, comme la mère, n'avaient qu'un souci, permanent : rendre la vie la plus douce possible aux "gosses",

comme ils les appelaient affectueusement.

Ces deux enfants, pendant ces années de guerre, ont été dorlotés, protégés par cette famille hors du commun comme on ne peut l'imaginer : ils ont entendu par la suite parler d'autres enfants ballotés de nourrice en nourrice et pas toujours bien traités : eux, il ignoraient même que cela puisse exister !

Lorsque la fin de la guerre est arrivée, et que radio et journaux ont commencé à décrire l'horreur des camps de la mort - à ce moment - là

T É M O I G N A G E S

nul ne savait si l'un des parents reviendrait - une voisine, animée des meilleures intentions et ne pensant qu'au bien des enfants, est venue dire à Mme Fricker :

- Marie, tu dois faire baptiser les enfants

- Mais pourquoi ?

- Pour que si "cela" devait se reproduire un jour, ils puissent montrer par un certificat de baptême qu'ils sont catholiques et non juifs.

Un temps d'hésitation très court, et une réponse que Sarah, qui se trouvait là et qu'on n'avait pas remarquée, n'a jamais oubliée :

- Non, je ne le ferai pas, car si les parents reviennent ils ne comprendraient pas et pourraient "m'en vouloir" - et si ils ne reviennent pas, je n'ai pas le droit.

Combien de personnes de meilleure instruction, de niveau culturel plus élevé, auraient été capables d'un tel respect de l'autre ? D'une telle intelligence humaine, la seule véritable intelligence qui soit ?

SARAH WOJAKOWSKI

P.S. Mon texte est peut-être "décousu" ; mais sans le vouloir vous avez remué des choses...

On est le 4 août, et il y a 50 ans ma mère était depuis déjà deux jours arrivée dans l'enfer d'Auschwitz : elle était partie par le convoi n° 13 de Pithiviers le 31 juillet, arrivée "là-bas" le 2 août, on lui avait tatoué sur le bras un numéro matricule compris entre le n° 14156 et 14514 : on n'en peut savoir rien d'autre.

Mon père avait été déporté, de Pithiviers lui aussi, depuis presque un mois : le 19 juin.

Si mon frère et moi n'avons pas été arrêtés avec notre mère c'est grâce à cette famille admirable et je ne trouve pas les mots pour bien le dire. Le 29 mai 1989 on a remis la

Médaille des Justes parmi les Nations aux trois enfants Fricker, pour leurs parents qui ne sont plus : ils ont tellement su nous aimer, d'une manière si désintéressée et extraordinaire qu'en vérité cette Médaille leur revenait, à eux aussi. Et pourtant lorsque je leur ai téléphoné pour leur annoncer : la Médaille pour leurs parents, la cérémonie à l'Hôtel de Ville de Paris, ils n'ont su que me répondre - ce qui est vraiment dans leur nature ! : "Mais pourquoi ? ce n'était pas la peine de faire tout cela". Exactement comme si c'était nous qui leur rendions un service, alors que nous leur devons simplement la vie, à Micheline, Renée et Robert, autant qu'à leur parents

S. W.

La réalisation de ce dossier a été rendue possible grâce au concours du Centre de Documentation Juive Contemporaine, qui a spontanément mis à notre disposition ses photos d'archives, et grâce aux témoignages de plusieurs lecteurs et lectrices. Merci à tous. MILA.



Vue du camp de Pithiviers